

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 8 (1875)

Artikel: La révolution protestante
Autor: Cocorda, Oscar / Ricotti, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379180>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA RÉVOLUTION PROTESTANTE ¹

PAR

E. RICOTTI

Les ouvrages que nous annonçons sont le résumé de deux cours publics ou de deux séries de discours prononcés à l'université de Turin. Dans le grand mouvement qui pousse les Italiens à l'étude des peuples saxons, M. Ricotti est un de ceux qui se distinguent par l'amour de son sujet et l'ardeur des recherches. Dans l'examen du protestantisme, il vise avant tout à l'impartialité, et il faut avouer qu'il a fait tous ses efforts pour la conserver, ce qui n'est pas un petit mérite par le temps qui court. Y a-t-il toujours réussi ? C'est ce qu'une étude attentive de ses ouvrages peut seule nous montrer.

L'auteur explique pourquoi, au lieu de se servir du terme usuel de *réforme* pour qualifier le mouvement religieux du XVI^e siècle, il se sert du mot *révolution*. Il le fait pour deux raisons, l'une interne et l'autre externe. La première, c'est qu'une réforme est un changement opéré par le pouvoir légalement constitué, et sans sortir des bases de l'institution qu'il s'agit de réformer. Or le mouvement du XVI^e siècle n'ayant pas répondu à ces deux conditions, c'est-à-dire, n'ayant pas été opéré par l'autorité religieuse et étant sorti des bornes du dogme reçu et de la discipline établie, doit s'appeler *révolution*, et ne peut prétendre au titre de *réforme* qui ne convient qu'aux améliorations introduites dans l'église romaine par ses autorités constituées. Au sens prochain et restreint, notre

¹ *Della rivoluzione protestante. Discorsi storici di Ercole Ricotti.* Torino, Loescher, 1874. 1 vol. in-8, 564 pag.

Breve storia della costituzione inglese, di Ercole Ricotti. Torino, Loescher. 1 vol. in-8, 520 pag.

auteur peut avoir raison ; mais, s'il eût porté ses regards un peu plus haut, il eût vu que le pouvoir *légalement constitué* dans le christianisme, ce n'est ni le pape, ni le concile, ni le clergé, mais le peuple chrétien, et que les limites du dogme et de la discipline ne sont pas celles qu'a fixées le pouvoir romain, mais celles que fixe la Parole de Dieu. De ce point de vue, tout mouvement religieux qui remonte vers le christianisme primitif, loin d'être une révolution, est une *contre-révolution* et mérite le nom de réforme. Or le mouvement du XVI^e siècle a eu ce caractère, au moins en grande partie, et la révolution c'était Rome qui l'avait faite et qui la maintenait alors, comme elle la complète aujourd'hui, moyennant les dogmes antichrétiens de la mariolâtrie et de l'infailibilité.

La raison externe, c'est que l'auteur veut exposer non-seulement le mouvement religieux du XVI^e siècle, mais aussi ses conséquences sur la civilisation européenne, et qu'il considère la révolution religieuse comme la mère des révolutions politiques qui ont éclaté depuis. Certes le protestantisme a eu ses conséquences sociales et politiques ; mais c'est le mal juger que de le rendre responsable de la révolution française, comme c'est méconnaître les lois de l'histoire que de confondre cette révolution avec les révolutions anglaise et hollandaise.

Dans ses considérations préliminaires, l'auteur, après avoir montré qu'au XV^e siècle l'Europe marchait à grands pas vers la monarchie absolue, dit que celle-ci rencontra son plus grand ennemi dans la révolution protestante qui, en excitant les peuples à la défense des libertés religieuses et politiques, mit un frein au despotisme universel. Et le protestantisme accomplit cette œuvre immense en opposant aux idées du droit historique et divin le droit individuel, au principe d'autorité le libre examen, qui, appliqué au monde moral, politique, scientifique et économique, renouvela le vaste champ de la connaissance et de l'activité humaines. L'auteur oublie que le libre examen a précédé de beaucoup la réforme, qu'il avait déjà produit la renaissance au XV^e siècle, qu'il palpite au sein même des élucubrations de la scolastique, comme l'ont montré M. E. Naville dans son *Etude sur l'œuvre de saint Thomas*

d'Aquin ¹, et M. Mazzarella dans son *Histoire de la critique* ², et qu'au fond il est aussi ancien que l'esprit critique lui-même et que la philosophie ³. Il oublie surtout que le mouvement du XVI^e siècle, malgré tous ses défauts, fut essentiellement religieux et moral; que, loin de repousser le principe d'autorité, il le confirma en le transportant de l'église à la parole de Dieu, et qu'il fut le produit d'un immense besoin de vie spirituelle. Si plus tard le libre examen devint la caractéristique principale du protestantisme, ce fut grâce à une déviation de celui-ci sous l'influence de l'intellectualisme du XVII^e siècle.

Venant ensuite à l'élément religieux, l'auteur distingue dans le christianisme deux caractères principaux: la *charité opérante* et l'*universalité*, qui lui donnèrent sa force d'expansion et son influence dans le monde; puis il s'écrie: « Heureusement la révolution protestante ne mit pas en doute l'évangile, c'est-à-dire les bases du christianisme et de la civilisation moderne. C'est pourquoi sa lutte contre Rome, quoique terrible, n'ébranla pas les principes sociaux. » Mais le christianisme a encore un autre caractère essentiel, la *vérité biblique*, et la réformation, loin de mettre en doute l'évangile, prit en lui son point de départ, soit en en revendiquant l'autorité méconnue, soit en en relevant les principales doctrines. Ce faisant elle remontait du même coup au vrai droit religieux et au vrai droit social, et plaçait sur leur véritable base les principes sociaux ébranlés par le catholicisme. Il faut pourtant savoir gré à M. Ricotti d'avoir osé dire que le protestantisme n'est pas socialiste, au mauvais sens du mot, c'est-à-dire n'est pas subversif en soi.

Après ces considérations générales l'auteur entre en matière et examine successivement:

1^o Les causes et les préparatifs de la révolution protestante au-dedans de Rome.

2^o Les causes et les préparatifs de la révolution protestante en Allemagne.

¹ *Bibliothèque universelle*, juillet et août 1859.

² *Della critica*, vol. I, pag. 118.

³ *Ibid.*, pag. 34-36.

3° Les commencements de la révolution protestante en Allemagne jusqu'à la paix d'Augsbourg (1555).

4° Les premières conséquences de la révolution protestante aux frontières de l'Allemagne et surtout en Suisse.

5° Le protestantisme en France et à Genève.

6° Le protestantisme en Italie.

7° Le protestantisme aux Pays-Bas et en Angleterre.

8° Les conséquences du protestantisme pour l'église romaine.

9° Les conséquences du protestantisme pour la civilisation.

10° La situation actuelle.

Nous le suivrons dans cet examen, désirant relever ses principaux jugements et y ajouter nos propres observations.

I

Les causes de la révolution protestante du côté de Rome se résument en un fait : la décadence de l'autorité des papes depuis le XIII^e siècle. Si on veut les distinguer, elles sont ou intérieures et dépendantes de l'église, ou indépendantes d'elle et extérieures. Parmi les premières, l'auteur énumère : l'ambition politique de l'église, le pouvoir temporel, la captivité d'Avignon, le schisme d'Occident, le grand népotisme des papes, et surtout le relâchement de la discipline ecclésiastique, l'ignorance et la corruption du clergé, et l'opposition de la papauté aux tentatives de réforme des conciles.

A propos du relâchement religieux, l'auteur cite ces paroles de Bellarmin : « Avant les hérésies de Luther et de Calvin, il n'y avait plus ni sévérité dans les tribunaux ecclésiastiques, ni connaissance des choses sacrées, ni respect pour les choses divines. Il ne restait presque plus rien de la religion ; » et il ajoute : En effet, à la foi vraie et profonde, à la sincère observation de l'évangile avaient succédé des superstitions et des pratiques extérieures qui étouffaient la vie intérieure et servaient de sauf-conduit aux mauvaises mœurs et à l'incrédulité. Ce système engendrait deux maux très graves : premièrement

il était contraire à l'évangile fondé exclusivement sur la vérité ; en second lieu il préparait un terrible désenchantement chez les fidèles qui, ouvrant un jour les yeux, non-seulement repousseraient les absurdités misérablement superposées au fond vrai de l'évangile, mais finiraient par ne plus croire à rien.

Après avoir décrit toutes ces misères, l'auteur écrit ces mots : « J'ai dû passer à travers ces immondices contre mon gré et avec dégoût, car je n'aime pas traiter de choses sales ni découvrir les nudités paternelles. Mais j'ai dû le faire par devoir d'historien, parce que ce furent vraiment là les causes directes et effectives de la révolution protestante. La vente des indulgences n'en fut que l'occasion, et Luther et Zwingli n'en furent que les instruments. »

Il faut louer M. Ricotti pour son courage et sa sincérité, et nous le faisons sans réserve, d'autant plus qu'il est à notre connaissance le premier historien italien qui ait traité ce sujet avec une aussi franche impartialité.

Il nous permettra toutefois de lui faire une observation. Tout son ouvrage et en particulier le chapitre que nous analysons, tout en reconnaissant les erreurs de l'église romaine, supposent et laissent croire que ces erreurs n'étaient que des abus, tout au plus des superstitions, et que le dogme chrétien demeura toujours intact entre ses mains. Sans doute, cette église n'est pas hérétique, car elle n'a retranché aucun des éléments, elle n'a nié aucun des points essentiels du christianisme ; elle est simplement superstitieuse, car elle a ajouté à l'évangile des éléments qui lui sont étrangers. Mais si, parmi ces éléments, il y a des dogmes d'invention humaine, et si ces dogmes ont réussi à couvrir et à remplacer les vérités chrétiennes, peut-on dire encore que cette église a conservé le dogme dans sa pureté ? Ne faut-il pas dire au contraire que la superstition est aussi nuisible que l'hérésie puisqu'elle conduit à l'incrédulité, et que Rome avait corrompu le dogme chrétien alors comme aujourd'hui ? Nous croyons même que ce fut là une des principales causes de la réformation.

Quant aux causes étrangères à la papauté qui concoururent à en diminuer le prestige et à préparer la révolution protestante,

elles se résument en un autre grand fait : la *sécularisation des lumières*. Celle-ci, préparée par la formation des langues nationales, par l'institution des universités et par la découverte de l'imprimerie; fut complétée par la *renaissance*, fait providentiel qui provoqua un peu de scepticisme et d'immoralité, mais qui répandit une lumière immense et eut une influence directe et profonde sur la révolution protestante. Cette partie de l'ouvrage de M. Ricotti est traitée de main de maître et il serait à désirer qu'il eût montré en tout la même connaissance du sujet.

II

Après avoir jeté un coup d'œil sur la situation politique de l'Allemagne au XV^e siècle, l'auteur énumère les causes qui y ont préparé et provoqué la révolution protestante et indique successivement : le trouble des consciences produit par les scandales du schisme d'Occident, par les luttes ecclésiastiques et par la fatale impuissance des conciles ; — l'ignorance, l'immoralité et les abus du haut et du bas clergé ainsi que des ordres religieux ; — les exactions de toute espèce par lesquelles Rome ruinait l'Allemagne qu'elle considérait comme *taillable et corvéable à merci*. Ces derniers faits sont confirmés par les diètes de l'empire qui depuis longtemps protestaient officiellement contre eux.

La renaissance eut aussi son contre-coup d'Italie en Allemagne. « Mais dans cette œuvre, dit notre auteur, chacun des deux pays conserva son caractère particulier. L'Italie fut entraînée par la forme ; l'Allemagne s'appuya plutôt sur le fond. En Italie la science devint négative, incrédule, païenne, et se tourna même contre les bases du christianisme ; en Allemagne elle fut positive et croyante et visa à les restaurer. Chez nous elle fut ironique et satirique ; chez les Allemands elle fut pleine de zèle et d'indignation, et marcha plus courageuse à l'assaut. »

La fondation des universités, particulièrement de celle de Wittemberg ; l'œuvre préparatoire de Reuchlin, de Staupitz et

d'Erasme ; la lutte des scolastiques et des humanistes ; l'influence locale de Hans Sachs et de Ulrich de Hutten, et surtout la publication des textes bibliques et leur traduction en langue vulgaire, sont ensuite indiqués comme les signes précurseurs de la révolution protestante qui désormais était inévitable.

III

« Les matériaux étaient prêts en Allemagne pour un changement religieux. Il y manquait un homme et une occasion. Celle-ci fut la vente des indulgences ; l'homme fatal fut Martin Luther. »

M. Ricotti croit que la doctrine du purgatoire et le principe des indulgences acquises au moyen des bonnes œuvres et employées à racheter les âmes de peines temporaires ne heurtent pas les bases du dogme chrétien ; c'est pourquoi il attribue non à la doctrine mais aux abus qui l'accompagnèrent le mouvement dont Luther fut le chef. — Sans aucun doute ces abus contribuèrent à ouvrir les yeux et à augmenter l'indignation d'un bon nombre, mais cela ne prouve pas que les doctrines du purgatoire et du rachat par les œuvres soient bibliques. En elles-mêmes elles sont une profonde altération, un renversement complet de la doctrine évangélique de la purification du chrétien au moyen des épreuves. Le catholicisme, en transportant le lieu et le feu du purgatoire dans une autre vie, contredit la doctrine que « après la mort suit le jugement, » et crée un oreiller de paresse qui nuit non-seulement à la sanctification mais à la conversion des âmes.

M. Ricotti reconnaît pourtant que Luther s'élève du premier coup au principe en proclamant la *justification par la foi*. Il indique en passant l'écueil de la théorie de la prédestination et du serf arbitre ; mais il confesse « qu'il n'est pas difficile de découvrir que la justification par la foi soutenue par Luther incluait virtuellement les bonnes œuvres, d'où il résulta que chez les protestants la morale pratique resta ni plus ni moins ce qu'elle était chez les catholiques. »

Quant au principe, l'aveu ci-dessus est peut-être le point où l'auteur a montré le plus de connaissance du protestantisme et d'impartialité historique. Peut-être y a-t-il été conduit par la fréquentation en esprit de l'*oratoire du parfait amour* dont les illustres membres adoptaient la doctrine de la justification par la foi et rêvèrent même de réconcilier sur cette base les deux camps ennemis. Quoi qu'il en soit, c'est là un grand pas que M. Ricotti aura l'honneur d'avoir fait le premier et fait faire à l'histoire religieuse en Italie. Quant à la conséquence relative à la morale, nous croyons qu'il se trompe, car le protestantisme n'a eu ni en principe ni en pratique la morale des jésuites ; mais il a élevé le niveau moral de ses adhérents, ce qui est une résultante du principe ; car si la morale basée sur le mérite des œuvres est intéressée et hypocrite, la morale fondée sur le pardon gratuit des péchés repose sur la reconnaissance et produit la vraie charité.

Quant à la marche des événements, l'auteur pense que, sur les questions du purgatoire, des indulgences et de la justification par la foi, les choses auraient encore pu s'arranger ; mais que les adversaires de Luther, ayant élargi le champ de la dispute en mettant en avant le principe d'autorité, l'infaillibilité du pape et sa supériorité sur le concile et sur la bible, forcèrent Luther à passer le Rubicon, et à se séparer non-seulement du pontife mais de l'église de Rome elle-même. Ceci va contre les prémisses de l'auteur en prouvant le rôle important du dogme, et en particulier de la question fondamentale de l'autorité de la Parole de Dieu, dans la genèse de la réformation.

La traduction de la Bible fut, selon M. Ricotti, *la plus grave blessure que Luther ait infligée à l'église catholique*. Quelle condamnation pour celle-ci ! Et quelle apologie de la réforme !

La doctrine de la *consubstantiation* fut selon l'auteur « une subtilité théologique sans aucune utilité pratique, imaginée pour ne pas heurter le dogme de la présence réelle et cependant introduire quelque nouveauté dans la matière, afin de mettre un abîme entre ses partisans et Rome. » Ce jugement

nous paraît léger. Quand on se rappelle d'un côté combien les esprits étaient révoltés contre le matérialisme de la doctrine romaine, et de l'autre combien Luther était convaincu du sens littéral du passage : « Ceci est mon corps, » on comprend la doctrine luthérienne, sans même la partager, et on la respecte comme une conviction profonde.

M. Ricotti ajoute : « La doctrine de la justification par la foi, trop abstraite, ne répondait pas au besoin, il en fallait une autre plus marquante qui touchât à l'un des dogmes les plus révévés. »

Mais vous avez dit plus haut que la *consubstantiation* est une subtilité ; et tout le monde sait que les Allemands ont moins de goût pour la subtilité que pour l'abstraction. Tout ceci suppose une politique tout à fait contraire au caractère entier de Luther et aux circonstances historiques. Les problèmes étaient donnés, les questions étaient palpitantes ; il n'appartenait à Luther ni de les créer ni de les élaguer. Il est hors de doute que ce qui fit la réformation ce fut la *justification par la foi*. La consubstantiation en fut une conséquence qui, tout en conservant l'idée de la présence réelle, combattait le sacramentalisme grossier de l'église romaine. — C'est pourquoi lorsque l'auteur dit « que les maximes de Luther ne furent jamais tout d'une pièce ni invariables et que, comme il dévia de ses prémisses en retenant la présence réelle et la hiérarchie, ainsi il changea souvent ses thèses pour les adapter aux temps... » il nous paraît ne pas connaître exactement le caractère de l'homme et ne pas tenir compte du développement naturel des questions.

Voici du reste un portrait de Luther qui ne s'accorde guère avec les assertions ci-dessus et qui nous semble plus conforme à la réalité.

« Luther eut un grand zèle pour ce qu'il croyait être la vérité, un courage intrépide pour la proclamer, un talent et une science plus que médiocres pour la défendre, une activité infatigable pour la propager, une grande austérité de mœurs et un vrai désintéressement. Mais quelques-unes de ces vertus poussées à l'extrême donnaient parfois dans l'excès. En effet son esprit,

naturellement vif et impétueux, quand il était agité par la passion le jetait, pour ainsi dire, hors de lui, par des paroles et des actes violents qui enflammaient ses adversaires, épouvantaient ses partisans, et dépassaient les bornes de la justice sans respecter toujours celles de la décence. C'est pourquoi sa confiance dans ses propres opinions tenait souvent de l'arrogance, son courage à les exposer de la témérité, sa fermeté à les maintenir de l'obstination, et son zèle à confondre ses adversaires de la fureur qui s'exhalait en torrents d'injures et de bouffonneries, sans égard pour la renommée littéraire d'un Erasme, ni pour la pourpre royale d'un Henri VIII. Il n'admettait aucune réplique; il n'accordait aucun quartier à qui pensait autrement que lui. — On pourrait alléguer comme excuse que tel était l'usage du temps, surtout chez les savants et principalement en Allemagne. Mais si cette excuse est valable pour un homme ordinaire, elle ne peut être admise pour un homme si haut placé. Il faut plutôt observer qu'un caractère plus doux et plus maniable n'aurait pas fait une impression suffisante et que si, au lieu de Luther, il se fût levé contre Rome un Mélanchthon, plein de doutes et de transactions, il n'aurait pas fait la révolution et aurait été facilement écrasé. Certes il n'aurait pas entraîné les multitudes qui veulent des positions nettes et ne comprennent pas les nuances. »

La révolution religieuse fut suivie de longues luttes, car on ne peut changer les croyances d'un peuple sans que ses institutions politiques s'en ressentent. D'ailleurs les principes de la liberté de conscience et de culte, et de la séparation de l'église et de l'état, n'étaient pas connus au XVI^e siècle; et le choc était inévitable. — L'auteur consacre cinq chapitres au récit de ces premières luttes, depuis les troubles des anabaptistes jusqu'à la paix d'Augsbourg. Nous nous bornons à en indiquer avec lui les premiers résultats, savoir : la séparation de l'Allemagne en deux camps religieux, le catholique au sud, le protestant au nord; — l'empêchement de l'union de la couronne impériale avec celles d'Espagne et des Pays-Bas, et l'humiliation de l'Autriche qui d'autre part se jeta dans les bras de l'église romaine et en devint le champion; — le premier triomphe partiel

de la tolérance religieuse dans les traités de Passau et d'Augsbourg ; — la réforme de la langue nationale opérée par la traduction de la Bible de Luther.

IV

L'histoire de la révolution protestante dans les pays qui entourent l'Allemagne occupe deux livres divisés en huit chapitres. Après avoir retracé les origines de la monarchie prussienne, l'auteur la compare à l'Autriche et fait cette observation : « Soit par tradition , soit par intérêt, la Prusse devait être protestante et conséquemment opposée à l'Autriche. Des caractères absolument divers les distinguaient : celle-là contraire à la papauté, progressive, nationale, militaire ; celle-ci catholique, papiste même et dirigée par les jésuites, conservatrice et diplomatique. »

Après avoir parlé brièvement de la Livonie et de la Scandinavie, l'auteur en vient à la Suisse. Il développe surtout la question relative à la sainte cène et fait un beau portrait de Zwingli : « Moins savant que Luther , Zwingli avait un esprit plus précis, plus uniforme, plus logique, et un caractère plus résolu et plus audacieux dans l'expression de sa doctrine. Ayant à faire à des villes gouvernées par une aristocratie libre, il avait moins de motifs d'être prudent. C'est pourquoi, quand il dut se résoudre touchant l'eucharistie, il prit la route diamétralement opposée à celle des catholiques et nia la présence réelle de Christ, affirmant que le sacrement n'est qu'une *figure*. En second lieu, tandis que Luther maintenait la hiérarchie ecclésiastique, pour ne pas heurter contre l'ordre politique en Allemagne, Zwingli, ayant à faire à des peuples libres , impatientes de l'inégalité, la repoussa. En outre si Zwingli, qui fut peut-être le plus sympathique et le plus généreux de tous les novateurs, par indignation contre les indulgences et les autres abus, accepta la doctrine de la justification par la foi, avec la négation du libre-arbitre, il en atténua les conséquences en revendiquant pour le ciel non-seulement toutes les âmes vertueuses de l'antiquité, comme l'avait fait déjà Dante Alighieri , mais encore les âmes

bonnes des non-baptisés. Il sait être à la fois citoyen et chrétien, car s'il défend chaudement le principe électif contre la monarchie héréditaire et s'il croit fermement au droit des peuples à se gouverner eux-mêmes, il proteste avec la même énergie contre le renversement de la société civile rêvé par les anabaptistes. »

Ajoutons cette brève mais jolie esquisse de la figure de Bucer : « Savant, flexible, fécond en équivoques et en tempéraments, subtil dans la dispute, aimable dans la prédication, un peu lourd dans le style, mais habitué à dominer l'auditoire de toute la gravité de sa voix et de toute la grandeur de sa personne. »

OSCAR COCORDA.

(*A suivre.*)
